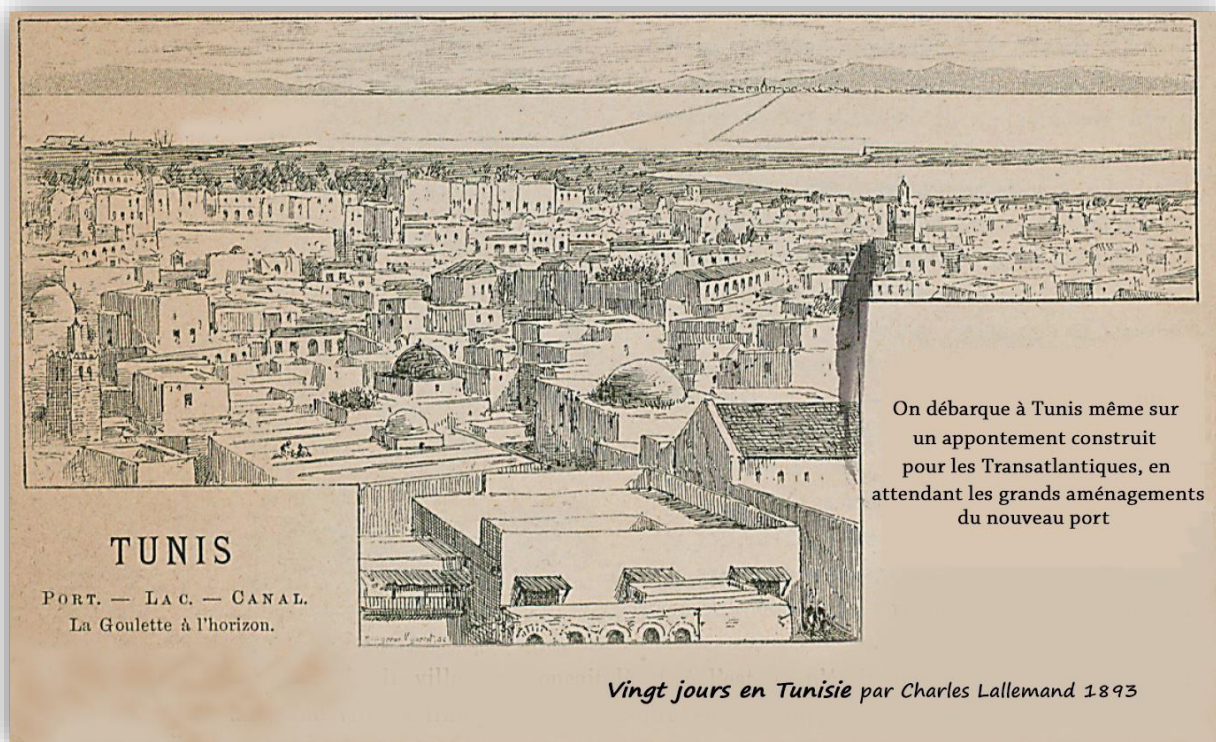


Un Parisien à Tunis en 1893

◆ texte extrait de *Feuilles de route en Tunisie* par Léo Claretie 1893

◆ illustrations tirées de :

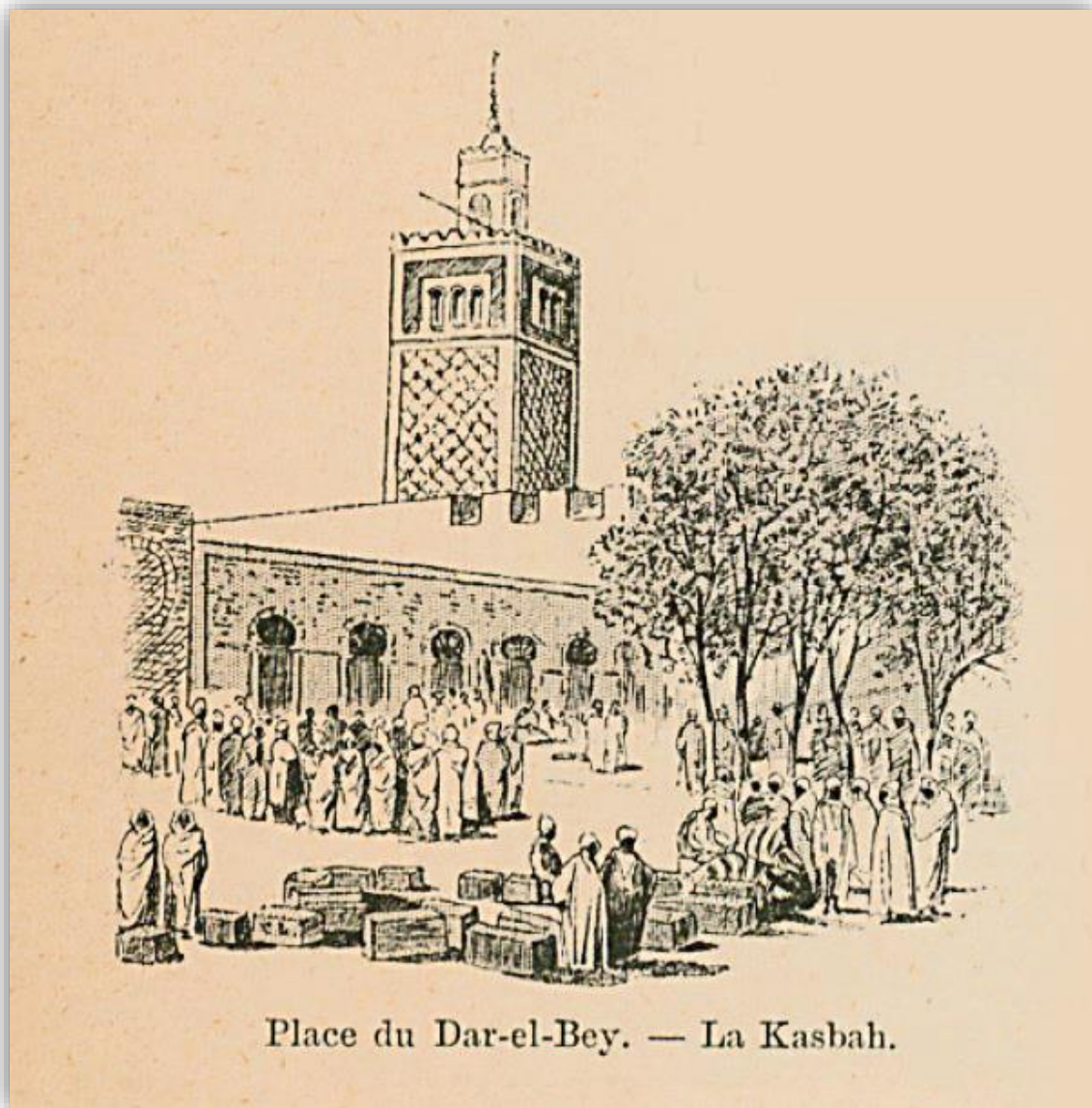
► *Vingt jours en Tunisie* de Charles Lallemand, 1893



Entre Tunis et la mer s'étale une échancrure du sol, un lac d'eau saumâtre qu'encombrent les herbes et la vase. Quand j'y étais, on travaillait au chenal qui reliera directement la ville au port ⁽¹⁾. Alors la Goulette n'aura plus de raisons d'exister, et elle en aura mille d'être ruinée. Peut-être, en aménageant plus confortablement le casino et la plage, en fera-t-on une station de bains de mer. En attendant, il faut pour gagner Tunis prendre le train dans une jolie petite gare toute plaquée de carreaux en faïence bleue. On monte dans de lourds wagons roux, à passerelles. Le trajet dure environ une heure à travers une lande aride qui longe le lac ; des chèvres noires et des troupeaux de chameaux dégingandés cherchent à brouter autour des villas de plaisance plantées de palmiers.

¹ **Note de Claretie** : Il a été inauguré en mai 1893.

En arrivant à Tunis, montez sur la terrasse du Dar-el-Bey : le ciel est bleu ; la ville, blanche ; la campagne, couleur d'ocre. L'atmosphère chaude semble envelopper les choses d'une buée bleuâtre pleine de vibrations. Là-bas, c'est le



grand lac de Tunis, où s'étalent de larges plaques d'herbages aquatiques. Dans l'eau épaisse circulent lentement des barques à voiles, des felouques où rament des noirs, des mahonnes chargées. Plus loin la Goulette avance vers la pleine mer son môle fait de gros quartiers de pierres. Au large, dans la rade, les forts navires mouillent à l'ancre. À droite et à gauche, de hautes montagnes font, de leurs sommets dénudés, des déchirures vives sur le ciel. Çà et là on voit des masses blanches, rayées de longs palmiers. Ce sont des villages, la Marsa, Byrsa, Kamart,

Sidi Bou Saïd, Carthage et sa cathédrale byzantine, qui a une montagne pour piédestal.

Plus près, c'est Tunis avec ses ruelles étroites, ses habitations serrées les unes contre les autres, comme des cubes de pierre blanche sur le chantier d'une carrière. Tout d'abord l'œil ne distingue rien dans cet amas confus et aveuglant de murailles et de toits plats. Puis, peu à peu, il s'habitue à cette « symphonie en blanc » ; il en remarque et il en distingue les détails, que les ombres portées font ressortir ; il aperçoit et reconnaît les minarets, les tours carrées, les coupoles nues des mosquées, les terrasses, les koubbas, les larges toitures plates et plâtrées qui s'étalent comme des terrains vagues et crayeux, chauffées par le soleil et crevées par de petites lucarnes, qui s'ouvrent de biais dans le sens du sirocco. La nuit, les chiens de garde errent sur ces plateaux de chaux, et veillent à la sécurité de leurs maîtres, qui dorment sous leurs pattes. Le soir, les familles montent près d'eux, pour humer l'air frais du crépuscule et voisiner d'une terrasse à l'autre près du linge qui sèche. La vie à Tunis a deux étages, le sol et les toits.

Sur les murs, les fenêtres, qui sont à peine des soupiraux, font par places des trous noirs, que protège un grillage ou un moucharabi. Le reste se perd pour le regard dans un fouillis de gouttières dentelées, de colonnettes, de rares toitures en tuiles rouges, au-dessus desquelles on s'étonne de n'apercevoir pas l'ombre d'une cheminée ; ce sont des dômes, des sémaphores, des feuillages verts, des murailles effritées que domine l'imposante masse de la Kasba, où sonne le clairon de notre infanterie, sur laquelle flotte notre drapeau. Plus loin, la campagne poudreuse s'étend en nappe jaune jusqu'aux constructions blanches qui ferment l'horizon : le triste Bardo et le séjour enchanteur de Kassar Saïd, perdu comme un nid dans un bois d'orangers dorés.

Tunis, comme toutes les villes du littoral, a deux quartiers bien distincts, le quartier européen et le quartier arabe. Le premier offre un intérêt trop médiocre pour nous y arrêter. La superbe promenade de la Marine, large avenue plantée



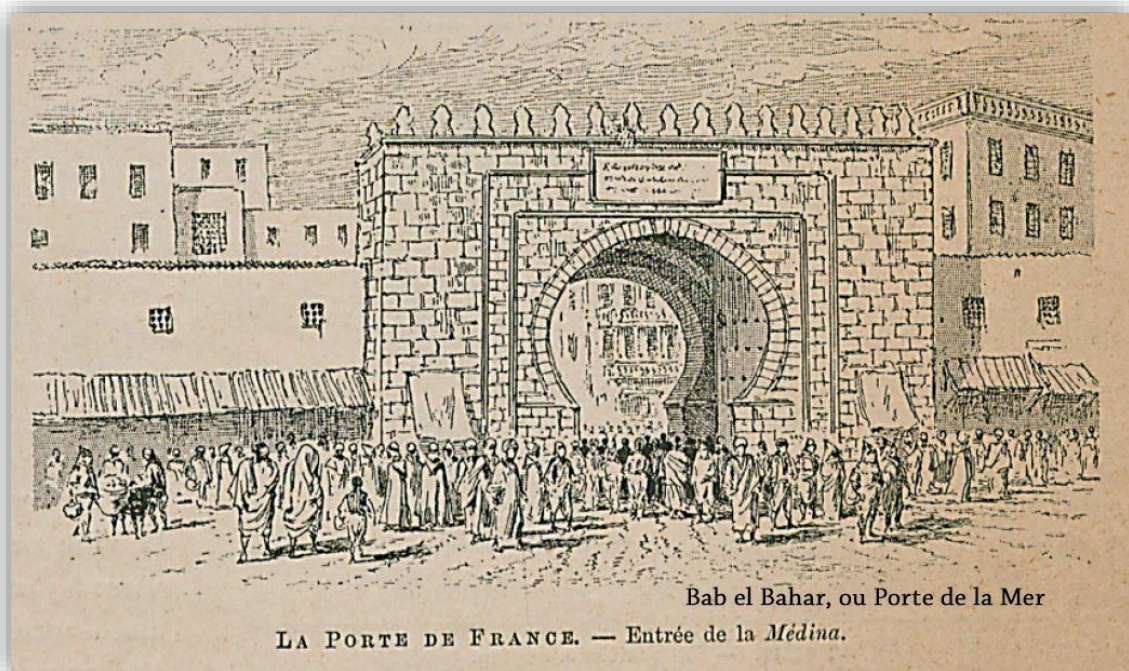
Avenue de la Marine.

On traverse l'ancienne Marine, pour arriver dans une grande avenue d'un kilomètre, qui va du nouveau port au vieux Tunis : plantée de ficus, elle porte le nom d' Avenue de la Marine ; au-delà du square, elle s'appelle Avenue de France. On y voit le palais de la Résidence et, en face, la cathédrale improvisée que remplacera bientôt un édifice plus imposant.

TUNIS. — Le quartier européen.

d'arbres et bordée de hautes maisons à balcons, est moins belle que l'avenue des Ternes ou le boulevard Richard-Lenoir. Les trottoirs encombrés par les tables des cafés, les fiacres qui stationnent, les bureaux de tabac, les coiffeurs, le théâtre, l'hôtel des postes, les magasins éclairés à la lumière électrique, les kiosques des tramways, les réverbères, les squares et autres ornements font, à n'en pas douter, l'admiration des Kabyles ; mais on trouve mieux à Marseille, et il y a mieux à voir à Tunis. Français, Italiens, Maltais, Arabes, circulent dans une promiscuité gênante, où les Arabes ont l'air dépaycé et exotique. Fuyons ces quartiers collés le long et autour de l'enceinte. Ils reproduisent avec une désolante exactitude, en face de la mer et du désert, nos tristes villes de province.

L'avenue de la Marine se termine vers Tunis par une imposante porte qui



s'ouvrait sur la campagne avant l'annexion des quartiers étrangers. C'est Bab el Bahar, ou Porte de la Mer, lourde construction échancrée par une ouverture en cintre étranglé. Une inscription arabe décore le fronton, et la plateforme est crénelée. On traverse quelques rues étroites bordées de sombres boutiques, ou enserrées entre des murailles nues. Les habitations communiquent discrètement avec le dehors par une porte basse fermée d'un lourd cadenas carré à double barre de fer, et par une petite fenêtre que bouche un moucharabi bombé comme une demi-poire : dans la panse, dort ou rêve un enfant ou une femme voilée, suspendue au-dessus du vide.

Au bout, ce sont les Souks. Si la ville n'avait pas les Souks.

Si la ville n'avait pas les Souks, on l'aurait assez vue au bout d'une demi-journée. Mais ils vous y retiennent ; le temps y passe très vite et l'argent aussi.

Time is money. Ces bazars tentateurs font chèrement payer au touriste l'hospitalité qu'il y reçoit. C'est une foire permanente, variée et pittoresque. Le marché est couvert par des constructions basses et lourdes. Les allées sont étroites, voûtées, mal pavées, bordées à droite et à gauche par des niches peu profondes, où sont entassés, au-dessus d'un entablement de briques, des marchandises et des Arabes accroupis. De distance en distance, une lanterne pend de la voûte par une corde à poulie. Le ruisseau occupe le milieu de la chaussée. Dans chaque magasin, le patron de la case est assis sur son plancher, qui est élevé d'environ un mètre au-dessus du niveau de la rue. On n'entre pas de plain-pied dans la boutique : on s'assied sur le seuil. Le marchand domine toujours son client. Dans les marchés que conclut le boutiquier, sa position élevée semble être le symbole de sa supériorité, qui est celle du trompeur sur sa dupe.



Vu des terrasses voisines, le marché apparaît comme un terrain crayeux, ou une promenade aride, ou un séchoir pour les burnous et les olives. En dessous grouille et crie toute une population de vendeurs, de clients, d'étrangers pilotés par un interprète ⁽²⁾, d'artisans modestes, d'Européens curieux, de guides fripons, dans un décor merveilleux de tentures orientales, de cuivres travaillés, de babouches en cuir jaune et vert, de dattes en grappes et de goules ⁽³⁾ en terre blanche. La disposition des boutiques reproduit celle de nos anciennes grandes foires parisiennes, la foire Saint-Germain ou la foire Saint-Laurent, où chaque industrie avait son carré, son allée, ses bâtiments séparés ; ici, les ciergiers, là, les vanneliers, puis, les marchands d'affiquets, ⁽⁴⁾ les marchands

ferratiers, fustainiers, horlogiers, toiliers, parcheminiers, coffretiers, fourbisseurs,

² On les appelait aussi « drogmans ».

³ Peut-être une « gargoulette » ?

⁴ Petit bijou ou objet de parure agrafé aux vêtements, à la coiffure.

lanterniers, oyseliers ou blanqueurs.⁽⁵⁾ Le commerce et l'industrie sont encore, en Tunisie, comme dans la vieille France, organisés et groupés en corporations distinctes, que préside un chef, l'Amine.

Dès votre entrée dans le grand bazar, vous êtes happé par un guide trop obligeant ; il vous représente la nécessité de son ministère dans ce milieu de marchands qui ne parlent pas les langues européennes, et l'avantage que vous trouverez à utiliser ses services intègres. Sans doute, l'honnêteté de ces truchements s'accommode aisément avec la commission que leur donnent les vendeurs après le marché qu'ils ont aidé à conclure ; il est vrai encore que l'appât de cette commission les incite à faire payer aux étrangers dix fois la valeur des objets, pour amplifier leur propre dividende : à cette réserve près, ils sont la probité même.

Tournez de ce côté vers les bazars de curiosités artistiques. C'est un enchantement. Dans les niches, dans les échoppes, sur les rayons, le long des piliers, le long des murailles sont empilées, étalées, accrochées, entassées toutes les richesses de l'Orient : ici, les tapis rayés dont les bandes multicolores figurent, dans un dessin rudimentaire et géométrique, des chameaux se suivant en file arabe ; puis des portières de mosquée où les signes brodés en or fin font courir des versets du Coran sur le satin bleu topaze du fond ; des étoffes de soie finement brodée qui recouvriront des coussins dans les harems, ou des pianos dans nos salons ; des carrés de satin délicieusement peints à l'aiguille et fort convenables pour faire des empeignes de babouches ou des dessous de lampes. Dans un fouillis plus artistique que l'agencement savant de nos belles vitrines, voici, pêle-mêle, de grands plateaux ronds de cuivre gravé, des aiguières martelées, des encriers munis de leur tube à roseaux : ils rappellent, par leur forme, les écritoires de ceinture que portaient les élèves de la Basoche⁽⁶⁾. Puis ce sont encore des pistolets à la crosse incrustée de nacre, des cimenterres, des poignards de toutes formes, recourbés, damasquinés, dans un fourreau garni de velours écarlate ; des fusils à pierre au long canon maintenu dans de larges anneaux de cuivre ; des œufs d'autruche enfermés dans un réseau de soie verte ; des pipes à kif dont le tuyau est entouré de perles ; des étuis de maroquin rouge rayé de fils d'argent ; des miroirs à main dont le cadre de velours bleu est enrichi de paillettes en clinquant et de petites houppes jaunes ; puis des sacoches de sûreté, protégées par une gaine de cuir, des chevalets incrustés de rondelles en nacre, de petites tables rondes, basses, échancrées, pour poser les tasses de café, enfin, tout le bric-à-brac criard et pittoresque des bazars orientaux qui arrêtent les passants dans le quartier de l'Opéra. Au pays de leur origine, le décor et le milieu offrent un intérêt bien supérieur à celui qui sort des objets eux-mêmes. Le piquant est de parcourir ce marché bizarre où le commerçant, accroupi sur son banc de pierre, vous appelle pour vous offrir le café de l'amitié dans de ravissantes petites tasses dorées qu'il

⁵ Dérivé vraisemblablement de « blanche » : jeu en forme de loterie

⁶ corporation d'étudiants, de juristes comprenant notaires, huissiers, juges, avocats, procureurs et gens de justice

vous vendra, si elles vous font envie ; et n'allez pas décliner cette invitation imprévue, car refuser le café de l'Arabe est la pire insulte. Ne pas entrer, serait répondre à une offre aimable par une gifle. On retrouve aux Souks les vestiges de l'hospitalité légendaire de l'Arabe pour le chamelier du désert qui passe devant la tente de son gourbi. Le marchand des villes entretient cette tradition, persuadé qu'un client ne partira pas sans acheter les bibelots de l'hôte momentané dont il a dégusté le kawa.

Ces hommes superbes, au teint bronzé, au regard rêveur, aux traits réguliers qu'encadre une courte barbe, noire comme le trône d'Eblis, semblent déplacés derrière l'étalage de leur échoppe. On se les figure plutôt assis dans les splendides jardins de quelque Alcazar doré, au pied d'un grand baobab, fumant le narghileh, en suivant d'un œil distrait les évolutions des bayadères vêtues de gaze rose.



Une boutique de poteries.

Mais non, ce ne sont pas des sultans, ce sont des boutiquiers, de petits boutiquiers âpres et modestes. Les objets qu'ils vendent gardent toujours le caractère du bibelot à bon marché. Il n'y a rien là, dans les meubles, dans les urnes, même dans les étoffes, surtout dans les poteries, qu'on puisse se représenter fabriqué avec plus de soin et de luxe, plus digne d'une collection vraiment artistique. Rien n'y semble fini jusque dans les détails, poli, limé, porté à ce degré d'achèvement, qui est une condition de l'art. Tous ces articles constatent et révèlent une facture rapide qui les fait ressembler à des produits de manufacture. Tout cela est curieux par son caractère exotique, par des formes imprévues ou rares, par des teintes éclatantes et chaudes : mais ces magasins restent des bazars. Les fourreaux des armes sont gauchement plaqués de minces gaines en cuivre, en argent ou en velours, qui semblent prêtes à se décoller ; les incrustations de nacre sont maladroitement, mal encadrées par le filet d'argent qui les dessine à peu près. Les belles choses n'y sont ni du pays, ni de l'époque. Ce sont des plateaux ou des aiguères de Perse, des cimenterres d'Espagne ou d'Asie Mineure, des bronzes de l'Inde. L'art arabe moderne est décadent et pauvre ; il ne produit plus que du clinquant et du camelot.

La poterie est populaire, mais curieuse. Celle de Nabeul, quoique grossière et sans valeur, ne manque pas d'originalité, de variété, parfois d'élégance dans les formes. La décoration en est lourde, criarde, de mauvais goût. C'est le plus souvent des ornements en noir, des fleurs en couleur verte et rouge, des taches dorées rapidement plaquées sur un fond d'émail teinté d'ocre. L'effet est plus heureux quand la poterie est en terre blanche tout unie. Ici, comme souvent, la simplicité est la plus belle élégance. La poterie de Nabeul porte mal les affiquets ; sa nudité lui sied mieux.

Les potiers de la Tunisie ont su pétrir et modeler la terre en mille façons et souvent avec beaucoup de bonheur. Arrêtons-nous devant un souk de goulès ; nous sommes surpris par la grande diversité des formes. Au-devant de l'étroite échoppe, à terre, sont inclinées contre la muraille, de grosses cruches à deux anses, des cruches à eau, à la panse épaisse, à base tantôt plate, pour être posée sur le sol, tantôt pointue pour être fichée dans le sable. Pêle-mêle dans ce désordre, voici des cruches plus petites, des réchauds en forme triangulaire, percés de trous ; puis, tout autour de la baie qui s'ouvre sur la misérable boutique, des grappes de pots et de vases de tous calibres sont attachées aux murs, pendent du plafond, garnissent les parois. On dirait qu'une nuée de poterie a crevé là ; elles sont restées accrochées à tous les angles, à tous les coins ; ici, des amphores longues et étroites, à la panse à peine renflée, au col dégagé, aux anses collées au corps, sveltes, élégantes, pimpantes ; là, au contraire, des pots ventrus comme de gros pères, le col dans les épaules, les bras courts et arqués, posant lourdement sur leur large base ; voici l'essaim des buires légères ⁽⁷⁾, semblables à des demoiselles du siècle dernier dont

⁷ Une **buire** est un vase en forme de cruche à col plus ou moins élancé, muni d'un bec et d'une anse.

le corsage fluet surmontait les rotondités exagérées des paniers (⁸ ; le col s'allonge au-dessus de la taille cambrée, puis s'évase à son extrémité, tandis que les anses s'écartent de chaque côté en courbures gracieuses, comme les deux bras un peu maigres d'une jeune fille qui apprend le menuet. A côté s'étalent, sur un pied évasé, les larges plateaux de terre où l'on sert le couscous, horrible mélange de maïs, de semoule et de raisiné, auquel les riches ajoutent des morceaux de viande. C'est le plat national. Les morts n'en veulent pas d'autre, et voici les plateaux spéciaux, en émail vert, sur lesquels on le leur porte. Car l'ancienne coutume s'est ici conservée, de porter leur repas aux morts. Les nécropoles sont les restaurants des trépassés. Les mendiants se chargent de venir la nuit vider les plats, et entretiennent ainsi au sein des familles la sainte illusion que leurs dépenses ne sont pas superflues.

Puis, voici les terrines en terre brune, les pots trapus, les assiettes épaisses ornées de ronds concentriques en plusieurs tons, les gobelets de terre blanche et rose, qui sont les verres à boire. On aperçoit encore des objets plus étranges, produits malheureux d'imaginings dévergondées. La fantaisie de l'artiste s'est donné carrière, et mal lui en a pris. Des pots imitent la forme de bêtes ou de fleurs; des alcarazas rappellent vaguement un poulet qui serait empâté, ou un chameau qui aurait des piliers pour jambes. Ce sont là des aberrations qui trouvent leur excuse dans la faveur dont le goût du peuple les encourage. D'autres sont une couronne creuse posant sur un pied, surmontée d'un goulot et surchargée de dorures, de fleurettes, d'ornements disgracieux qui étoffes la feraient prendre pour une pièce montée de pâtisserie, mais qui constatent leur succès par leur excès. Ce modèle reproduit celui qu'on trouve si souvent sur les étagères hollandaises ou sur les bahuts allemands, ces vases annulaires, qui portent des ornements (⁹) en bleu foncé sur un fond gris perle.

La décoration est tout autre sans doute, terne et grise ici, éclatante là-bas ; mais il est curieux que des potiers de races différentes et éloignées se soient rencontrés dans l'invention de cette forme bizarre. Certaines carafes de table, en terra jaune, sont jolies. Le corps s'allonge en un col assez large soutenu par une anse, et s'ouvre sur le côté par un goulot court, terminé en bourrelet. Des hachures vertes décoient le haut du col et le dessus de la panse, comme feraient, j'en demande pardon aux dames, une collerette et une ceinture de tulle plissé sur une jupe beige.

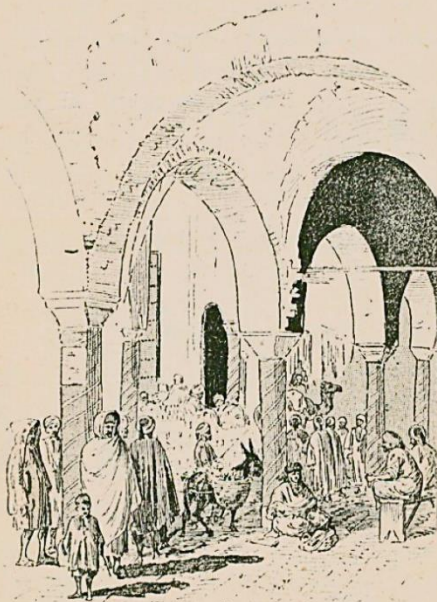
Mais il est temps, peut-être, de mettre fin à trop de comparaisons irrévérencieuses, que j'espère me faire pardonner de mes lectrices en les promenant à travers d'autres magasins dont les rayons auront pour elles plus

⁸ Armature sur laquelle reposait la robe ou la jupe

⁹ **Note de Claretie** : J'ai visité depuis, chez le philosophe Strada, une collection dont l'idée a été conçue dans ce sens. Les meubles, les vases, les bibelots ont les provenances les plus diverses, Hollande, Mexique, Italie, Chine, et tous ont l'air de se ressembler. Strada en déduit une théorie d'esthétique fort élevée.

d'attraits, que ce soient les rayons du diamant qui scintille, les rayons du miel qui embaume l'air ou, simplement, les rayons de la parfumerie.

Puis on pénètre dans le *Souk des Parfums*; c'est alors un émerveillement: assis dans de véritables niches, sérieux comme des dieux indiens dans leurs pagodes, les vendeurs peuvent sans bouger, rien qu'en étendant les bras, toucher l'infinité de fioles, de paquets, de tiroirs, de cierges qui les encadrent. Leurs costumes de nuances variées sont un enchantement pour l'œil : la *gandoura*, « robe », de l'un est d'un jaune bouton-d'or; celle de son voisin est bleu turquoise; un autre est vêtu d'écarlate; un quatrième a donné la préférence au gris cendré; d'autres *gandouras*



Carrefour du Souk des Parfums.

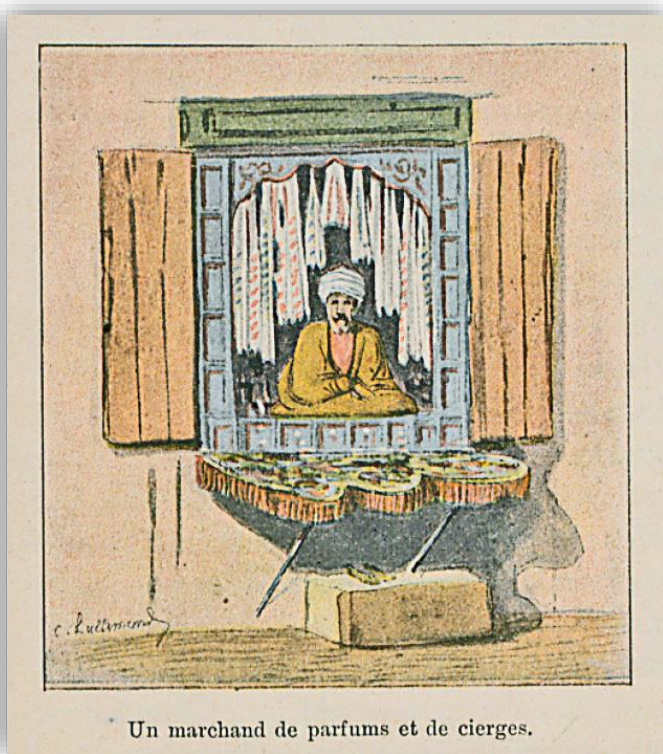
sont d'un vert éclatant, ou abricot, ou noisette, ou saumon, ou violet, ou mauve, — toute la palette! Il y a là quatre-vingts boutiques de parfumeurs si petites que le marchand les emplit à lui seul; c'est, à vrai dire, un trou pratiqué dans le mur et non pas au ras du sol, mais à la hauteur d'un mètre environ. Ces apparences modestes sont trompeuses: les marchands de parfums sont les plus riches bourgeois de Tunis; beaucoup de dignitaires de l'ordre civil ou religieux ont passé par leur corporation: caïds, cadis, généraux, imams, muftis et bach-muftis.



Au Souk des Orfèvres

Les juifs dominent aux souks des diamants. Là, il n'y a pas d'étalages. La défiance règne en maîtresse. Les vieux Arabes à barbiche pointue circulent dans la foule en offrant au bout de leur poing fermé quelques riches bracelets, quelques bagues, quelques bijoux qu'ils tiennent solidement enfilés dans leurs doigts crochus, pour éviter toute surprise.

Des effluves suaves nous annoncent que les souks de la parfumerie ne sont pas loin. Quelle déception dès qu'on y arrive ! Les plus poétiques parfums de l'Arabie, l'encens et la myrrhe, le benjoin, l'ambre, le kif qui enivre et donne des rêves d'or, sont jetés pêle-mêle sur les planchettes usées auprès d'une balance grossière et des cornets de gros papier gris ; le client enveloppe, pour les emporter,



Un marchand de parfums et de cierges.

ces subtiles senteurs, qu'on rêverait d'emprisonner dans de longues et fines buires de cristal émaillé ou d'argent ciselé, ces odorantes vapeurs faites pour les brûle-parfums et les cassolettes de bronze qui fument dans le décor luxueux des harems plaqués de marbre blanc et carrelés de porcelaine ; ces poudres précieuses qui parfument l'eau des bassins et des gerbes dans les cours des palais bossués d'or. Ici, tout cela est entassé dans de vulgaires terrines, dans des caisses indignes. Ces gens ignorent totalement l'art, — qu'ils apprendraient devant nos vitrines parisiennes, — de mettre un grain de poésie dans le commerce.

Ce n'est pas non plus dans la pâtisserie qu'ils en mettent. Nous voici dans la rue des gâteaux. Des Arabes huileux et en sueur, juchés très haut derrière leur réchaud que supporte une maçonnerie de briques, pétrissent dans des cuvettes de bois des pâtes liquides qu'ils versent par cuillerées dans l'huile ou l'eau bouillantes. Pour continuer la visite dans les souks aux denrées, il faut surmonter l'odeur âcre et écœurante qui emplit l'allée voûtée. Aux murs pendent en grappes ou en bottes des piments, des dattes, des figues de Barbarie, des bananes, des palmes jaunies. De larges corbeilles d'osier sont remplies de henné en feuilles, de gingembre en



RUE SOUK-EL-BELAT. — Un marchand de halloua, confiseur ambulante.

poudre, de raisins secs, de fruits racornis. Des olives et des conserves nagent dans des terrines pleines d'huile où plonge une cuiller de bois. Un vieil Arabe est l'épicier, grand, sec, à barbe grise, avec un gilet bleu usé, un turban graisseux, un large pantalon zébré de taches filantes. Il vend à un client aussi malpropre que lui un peu d'huile de palme. Il l'a versée à même ⁽¹⁰⁾ sur le plateau en cuivre de la balance, qu'il racle ensuite avec ses doigts pour verser dans l'écuelle de l'acheteur la bonne mesure à laquelle il a droit. Cette figure ridée et brunie est étrangement encadrée par l'étalage de la boutique. La devanture étroite est faite de planches barbouillées de couleur verte, sur lesquelles sont grossièrement peints des oiseaux, des bouquets rouges, des guirlandes de folioles pareilles, en naïveté, aux végétations qui ornent les marges des manuscrits très vieux. Tout autour, dans un agencement savant, les marchandises les plus variées lui font une auréole symbolique : des balais, des cordages, des cuillers en bois, des écrans de paille pour souffler le feu, des babouches à la semelle de bois, des bottes d'ail et des festons de tamis tout neufs. Au plafond pendent des pains de sucre, des biscuits secs en forme de bagues. Dans le fond, une quantité de petits tiroirs bariolés servent à enserrer les denrées plus précieuses, l'anis, la cannelle, la farine de maïs. Au-dessus de la porte, une petite lucarne grillée éclaira la soupente où cet honnête commerçant grimpe se reposer le soir pour compter ses caroubes et prier Allah, avant de s'endormir du sommeil de l'épicier intègre.

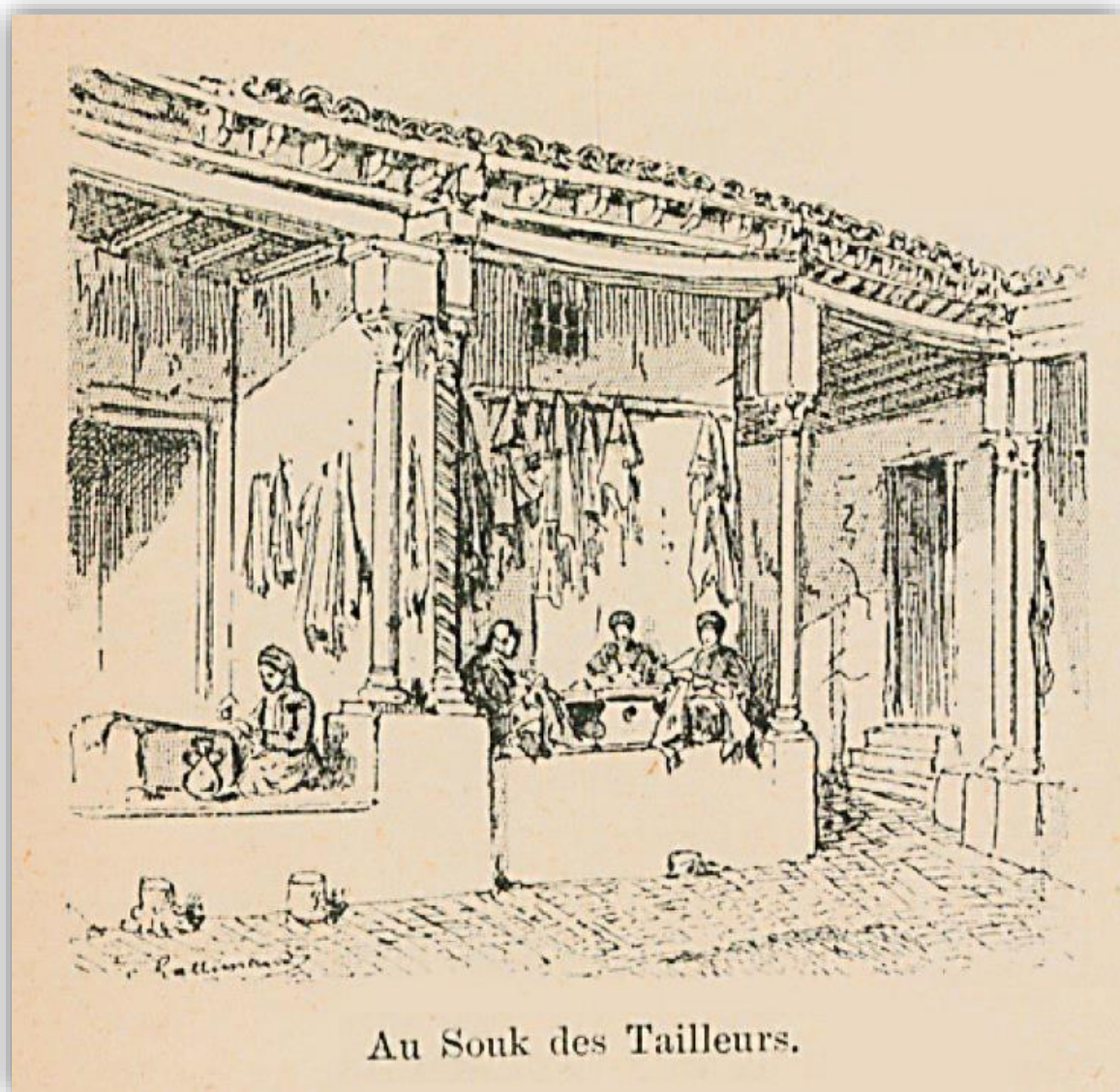
¹⁰ à même : directement au contact



Non loin des boutiques où l'Arabe trouve de quoi se nourrir, s'ouvrent celles où il achète de quoi se vêtir. Les tisserands sont accroupis derrière de grands métiers incommodes, grossièrement établis, aux formes bizarres et antiques. Ainsi devaient tisser les femmes de Didon dans le palais de Carthage. Leurs étoffes constatent l'insuffisance des procédés de fabrication, au dire des dames, au pouvoir de qui, en l'espèce, est le droit de parole. « L'art du tisserand tunisien, écrit madame Pauline Savari, est limité par les moyens d'exécution d'un métier primitif plus grossier encore que celui de nos anciens tisserands. C'est le métier légué par les Phéniciens. Cet art ne dépasse pas la rayure et quelques dessins provenant de la



ligne droite. Il ne faut lui demander ni des fleurs, ni des figures. Mais les étoffes



rayées, chinées, mêlées d'or et d'argent sont faites par eux à merveille. Ils ont un étonnant sentiment de la couleur, une harmonie à eux, des gammes audacieuses.» Installés derrière le métier que zèbre la rayure des fils de la trame, ils semblent poser pour la décoration d'un vase antique.

Tout près de là, les tailleurs reçoivent les pièces d'étoffe, les coupent, les drapent, et en fabriquent toutes les pièces du costume arabe : le large pantalon de cotonnade rose ou bleue, dit *seroual* ; le gilet de couleur, sans manches, qui se boutonne par derrière ; le veston étriqué dont les manches trop courtes sont garnies de grelots d'argent, le burnous, la ceinture de soie rayée, l'haïk, grande écharpe de soie blanche, le fez rouge à gland bleu, les foutas de coton qui sont les jupons de travail, les takritas, beaux foulards de soie lamée d'or qui retiennent la chevelure des femmes.

Tout en traversant ces rues achalandées, j'admire et j'envie l'impassibilité de ces gens. On n'a jamais porté plus loin la pratique du *nil admirari*. Ils ont une indifférence superbe, un mépris majestueux des accidents humains. C'est à peine s'ils vivent avec nous, détachés qu'ils sont des surprises et des événements de la vie. Ils nous sont fort supérieurs. L'indifférence est invulnérable.

Notre guide, Mohammed, était occupé à nous expliquer en pleine rue, avec de grands gestes, de quelles pièces se compose le costume des indigènes quand, de l'air le plus simple et le plus naturel, il arrête par le collet un brave homme d'Arabe qui passait. Bien qu'il ne le connût point, il lui dit, dans sa langue, de rester quelques instants sans bouger pour faire plaisir aux Européens, et, avec un sans gêne comique, il se mit en devoir de nous expliquer, d'après nature, les diverses parties de son habillement. Ce fut un véritable cours ; on eût dit M. Heuzey expliquant devant un modèle à l'École des beaux-arts, les draperies de la toge ou du péplum. Quant à l'Arabe, ainsi interrompu dans sa course et dans ses affaires, il n'avait l'air ni étonné ni ennuyé. C'était un beau garçon à la figure ronde, à la barbe noire, aux yeux clairs, dont le riche costume dénotait une certaine aisance. À peine nous regardait-il, dans son impassibilité indifférente et froide. Imaginez-vous, cependant, un guide d'un grand hôtel de Paris, flanqué d'un Japonais récemment débarqué, et arrêtant sur les boulevards quelque élégant flâneur, en lui demandant la permission de faire sur lui, pour le noble étranger, l'explication du smoking ou le maniement des bretelles !

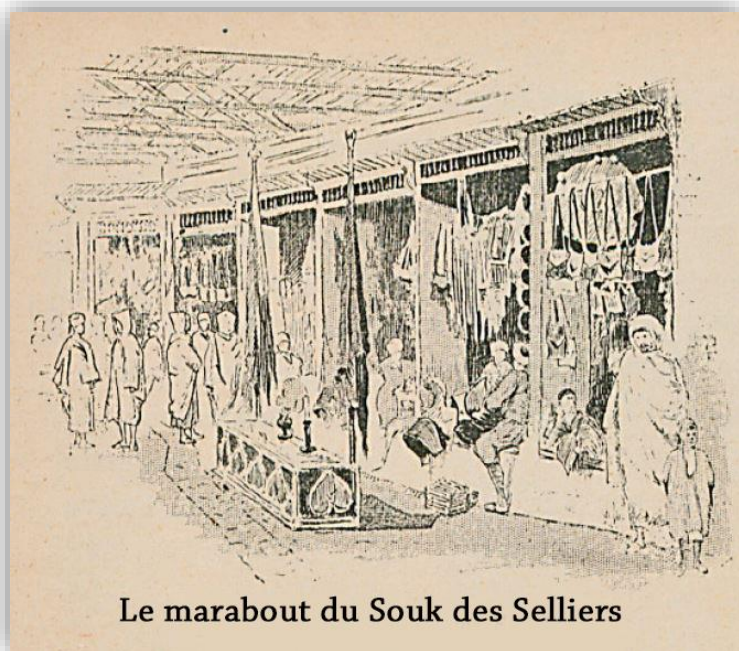
Quand le Tunisien est nourri, vêtu, il va se meubler aux souks des ébénistes. Ceux-ci travaillent à découper dans le bois tendre ces tables originales dont les pieds forment des arcades trilobées ; ils taillent, ils tournent, ils clouent des étagères, des encoignures dont les bordures sont des dentelures rondes ; des coffrets, des vases, des meubles, toujours dans le même ton criard. Ils superposent au fond vert uniforme des teintes blanches ou des plaques d'or et de vermillon, figurant d'invraisemblables léopards, des oiseaux fantastiques, des marguerites sanguinolentes. Ils ne mettent aucun goût, aucune mesure, aucune harmonie, dans cet amalgame de tons trop éclatants. C'est la peinture qui convient à cette race assoupie, à ces épais dormeurs dont la cervelle est recuite dans le soleil et dans les fumées de la décadence. Ces notes stridentes peuvent seules solliciter encore leurs yeux qui clignotent et sommeillent.

On dirait qu'ils ne se réveillent que pour monter à cheval et fendre l'air au galop de leurs petits chevaux. Aussi que de merveilles chez les selliers ! C'est une jouissance artistique de s'arrêter devant leurs boutiques, de regarder les selles à dossier que recouvre une housse de maroquin rouge, les étriers découpés à jour, les courroies de cuir teint, les cordons de soie verte et de fils d'argent, d'où pendent de gros glands assortis, les mors damasquinés, les têtes, les larges muserolles toutes brodées d'or et de paillettes sur fond rouge, les panurges ⁽¹¹⁾ à cocardes et à glands dorés, le tout dans un ruissellement de teintes chaudes et de reflets

¹¹ pièce du harnachement d'un cheval de trait

métalliques. Ce luxe constate la passion de l'Arabe pour son cheval ; il le pare comme une femme, il a pour lui mille coquetteries ; et devant l'étalage miroitant du sellier arabe, j'entends chanter dans ma mémoire les vers de Lamartine :

Et toi, mon fier Sultan, à la crinière noire,
Coursier né des amours de la Foudre et du Vent,
Dont quelques poils de jais tиграient la blanche moire,
Dont le sabot mordait sur le sable mouvant,
Que fais-tu maintenant, cher berceur de mes rêves ?
Mon oreille aimait tant ton pas mélodieux,
Quand la bruyante mer dont nous suivions les grèves
Nous jetait sa fraîcheur et son écume aux yeux !



Le marabout du Souk des Selliers

S'ils ont encore des cavaliers, ils n'ont plus de poètes, hélas ! Les lettres orientales en Tunisie sont dans un triste état. Regardez : un Arabe à barbe grise et à grandes lunettes est accroupi à l'entrée d'une étroite boutique, devant une petite planche posant sur deux pieds très bas et supportant un pot plein d'encre, quelques roseaux, quelques papiers. C'est un libraire. Sur les rayons s'alignent les livres qui constituent le fonds modeste du magasin : des

contes arabes, quelques anciennes poésies, des livres de classes, des almanachs et des méthodes franco-arabes.

L'état misérable de cette échoppe marque la décadence profonde du goût littéraire ou scientifique. Aucune œuvre nouvelle ne vient plus garnir ces planches tristement vides. C'en est fait de cette littérature qui brilla jadis d'un si vif éclat. Ils ne lisent plus, ils n'écrivent plus, ils ne connaissent même plus le nom des délicieuses fantaisies d'Elmocadessi sur les oiseaux et les fleurs, les séances d'Hariri, les poésies de Tarafa, les romans d'Hamadrani, les immortels travaux d'Avicenne, d'Averroès ou d'Albucasis en médecine, d'Aboul Wefa et d'Aboul Hassan, en astronomie, d'Ibhn Khaldoun ou de Makrisi, en histoire, ou les belles pensées de Zamakschari. Tout ce passé si glorieux est venu échouer dans les misérables boutiques où de vieux Tunisiens déchiffrent leur journal. Ils ont renoncé à ces hautes études qui firent autrefois des Arabes les princes de la

science, à ces belles et grandes traditions auxquelles Condorcet, dans son *Tableau des progrès de l'esprit humain*, se plaisait à rendre cet éloquent hommage : « Les mœurs des Arabes avaient de l'élévation et de la douceur ; ils aimaient et cultivaient la poésie ; le goût des lettres et des sciences vint se mêler à leur zèle pour la propagation de la foi et tempérer leur ardeur pour les conquêtes. Ils étudièrent Aristote dont ils traduisirent les ouvrages. Ils cultivèrent l'astronomie, l'optique, toutes les parties de la médecine, et enrichirent ces sciences de quelques vérités nouvelles. On leur doit d'avoir généralisé l'usage de l'algèbre, borné chez les Grecs à une seule classe de questions. Si la recherche chimérique d'un secret

de transformer les métaux et d'un breuvage d'immortalité souilla leurs travaux chimiques, ils furent les restaurateurs, ou plutôt les inventeurs de cette science, jusqu'alors confondue avec la pharmacie ou l'étude des procédés des arts. C'est chez eux qu'elle paraît pour la première fois comme analyse des corps, dont elle fait connaître les éléments, comme théorie de leurs combinaisons et des lois auxquelles ces combinaisons sont assujetties. Les sciences y étaient libres et ils durent à cette liberté d'avoir pu ressusciter quelques étincelles du génie des Grecs ; mais ils étaient soumis à un despotisme consacré par la religion. Aussi cette lumière ne brilla-t-elle quelques moments que pour faire place aux plus épaisses ténèbres. »

Quand le soleil se couche, les Souks se ferment. Il faut alors errer par la ville, ou rentrer. Un soir, un jeune Sicilien, à la figure brune et impudente, qui nous servait de guide par occasion, nous introduisit dans une habitation juive pour la visiter. Une grande jeune fille, jolie, drapée d'étoffes rayées, de larges anneaux pendant à ses oreilles, nous barre le passage d'un air courroucé. « Que voulez-vous ? » nous demande-t-elle brièvement en français. Les enfants et les jeunes gens parlent à présent notre langue, depuis l'installation de nos écoles. Le Sicilien lui explique en arabe que nous sommes d'inoffensifs et curieux Européens ; et l'explication fut suffisante, car les visages

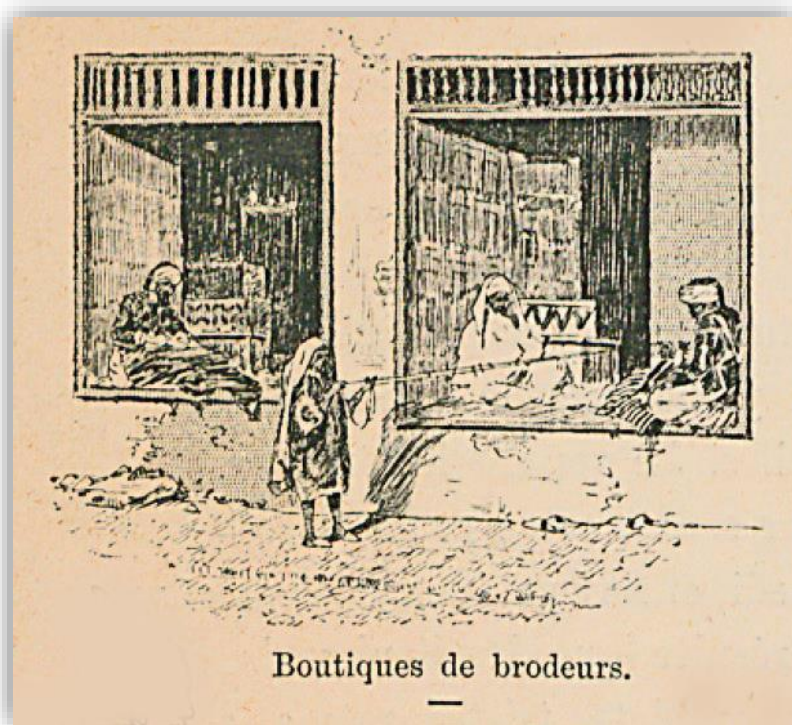


Fillette juive.

inquiets devinrent souriants. Ils nous avaient d'abord pris sans doute pour des gens de police. Ils nous firent les honneurs de leur cour intérieure, où vit toute la smala, où brûle le réchaud pour la cuisine, où se font la lessive, les repas. Ils mènent là une existence patriarcale, les parents dans la chambre du fond, les enfants mariés dans les ailes latérales. Dans la chambrette de l'entrée se tient l'aïeule, une vieille toute ridée, toute courbée. Elle se traîna vers nous quand elle sut que des étrangers étaient là. Elle nous dit mille civilités par l'interprète, et nous demanda si nous connaissions son fils. — « Où est-il ? » Elle nous fit expliquer qu'il est ouvrier à Londres depuis douze ans. La pauvre vieille se figurait l'Europe comme un village un peu plus éloigné que la Marsa, où tout le monde devait se connaître. Ses petites-filles se mirent à rire de leurs dents blanches, et pourtant ce n'était pas comique, loin de là, cette ignorante sollicitude sans cesse déçue à chaque passage d'étrangers. L'aïeule sourit tristement devant la gaieté bruyante de la jeunesse, et retourna lentement, le corps plié sur son bâton, s'accroupir sur sa natte où, de ses yeux rougis et éteints, elle semblait poursuivre, son rêve qui l'emporte là-bas, bien loin, dans un pays aux contours indécis et brumeux où seule apparaît, lumineuse et claire, la figure chère de son fils.

Pour l'emploi des soirées, il y a le Théâtre-Français, dont le nom est peut-être un peu pompeux pour ce café-concert auprès duquel nos concerts suburbains sont des établissements de conséquence. Mieux vaut encore le café dansant, en faveur de son exotisme, sinon de sa distinction. Encore sommes-nous familiarisés à Paris même, depuis la dernière Exposition, avec ces exhibitions chorégraphiques où les pieds ne sont pas la partie du corps qui se trémousse le plus. Là-bas, du moins, le théâtre et le public offrent aux voyageurs un spectacle nouveau. On pénètre dans une salle étroite et longue au bout de laquelle s'élève l'estrade des danseuses. Une tribune comparable au jubé de nos églises s'avance au-dessus de la porte d'entrée. Des lanternes pendent du plafond à côté de boules en verre argenté. Les Arabes s'entassent sur les banquettes, une fleur à l'oreille. Les femmes garnissent le jubé. Ces gens ont une manière spéciale de se tasser, de se ramasser, de conserver longtemps la même position, de subir sans murmure les lois les plus pressantes du refoulement. Comment nous avons fendu, cette foule pour venir occuper les places d'honneur que la direction nous avait réservées sur l'estrade, c'est là un phénomène d'élasticité dont il n'est pas aisé de se rendre compte. Nous eûmes lieu d'être satisfaits d'avoir accompli cette traversée, puisque nous avions toute la salle devant nous. Les hommes et les femmes ne sont pas mélangés. Les Arabes sont en bas, presque tous jeunes ; ils sont sans doute les habitués, les piliers de l'établissement. Il n'est pas aisé à un étranger de deviner à quelle classe sociale ils appartiennent, s'ils sont savetiers ou étudiants, négociants ou rentiers. À première vue, le costume indigène donne à tous un air uniforme, et

le plus modeste burnous semble ennoblir celui qui le porte. Ils ressemblent tous à Abd-el-Kader, ou plutôt à l'idée que nous avons de lui.



Boutiques de brodeurs.

Il nous semble que nous avons devant nous un parterre de cheiks, de cadis, de califes ; mais il y a bien de la vraisemblance que nous nous trompons. Ici les castes se distinguent par la nature des étoffes et par des considérations de tissage, de mélanges de soie ou de laine, de broderies, auxquelles les femmes sont seules expertes : elles reconnaissent plus vite que nous le riche arabe. Les hommes n'ont pas cette divination qui leur serait

d'ailleurs, à eux, tout à fait superflue. La nature n'a pas créé d'instincts inutiles.

Là-haut, dans la tribune du public, rit et jacasse un essaim de jolies juives au petit bonnet pointu et doré, la poitrine et les bras nus, comme dans les opéras. Tous ces yeux noirs étincellent dans la pénombre. Les éclats de rire frais et sonores découvrent de belles dents blanches. Nos jaquettes et nos chapeaux

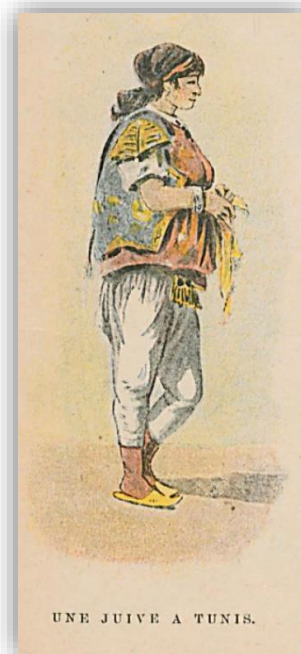
semblent amuser prodigieusement ce groupe railleur. Dans ce milieu oriental, c'est nous qui avons l'air exotique et qui donnons le spectacle. Au-dessus des têtes voltigent de petites fumées bleuâtres qui s'envolent des minuscules tasses de café. A côté de nous, sur la scène, les danseuses attendent, accroupies sur des coussins, en frappant des tambourins et en chantant, que leur tour vienne de se lever et de se déhancher en faisant flotter leurs petits foulards. Elles sont maquillées, et l'on trouve coquet, là-bas, apparemment, qu'elles se dessinent en noir de grosses virgules sur le front et sur le menton. Leur costume, qui se compose d'une petite veste rouge et or et d'un pantalon



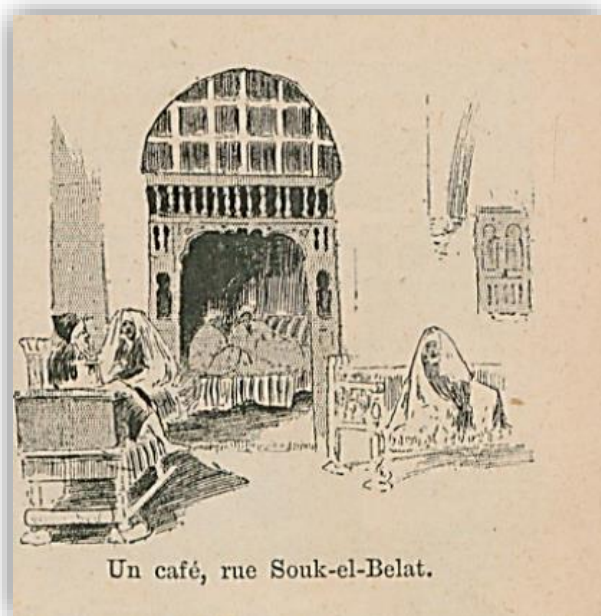
Une Juive.

bouffant, rappelle un peu l'uniforme des turcos. ⁽¹²⁾ Elles ont des bas rouges, de gros anneaux aux chevilles ; l'une d'elles a trouvé plus moderne et plus élégant de remplacer la petite pantoufle brodée par une paire de bottines à boutons qu'elle retire par économie quand elle ne danse pas. Dans le coin, deux gros paquets sont deux Arabes qui jouent de la flûte et de la guzla. Au centre, une épaisse et souriante matrone les accompagne sur l'harmonium. Elle nous réserve pour la fin la surprise de quitter sa musique et devenir elle aussi exécuter la danse du ventre. Nos chaises tremblèrent sur les planches de la scène. Le succès qu'elle obtint fut du délire. On voyait bien que le public n'était pas, comme nous, exposé à la fragilité inquiétante des tréteaux.

Bien que les contorsions, les groupements, les figures, les tamponnements de ces bayadères vulgaires soient d'une distinction médiocre, ces danses sont sages et modestes auprès de celles que réserve à la curiosité des Européens et aux lascivités locales l'ingénieuse indécence des almées de faubourgs. Mais il faut, pour les rencontrer, descendre dans de tels bas-fonds, que je ne vous en proposerai ni l'excursion ni l'aventure.



UNE JUIVE A TUNIS.



Un café, rue Souk-el-Belat.

Outre les cafés chantants ou dansants, les Arabes ont aussi leurs buvettes et leurs cabarets, qui ont leur caractère original. Une étroite porte flanquée de deux lucarnes éclaire d'un jour douteux la petite salle basse et voûtée. Tous les intérieurs sont ici exigus et obscurs. L'Arabe semble vouloir fuir au fond d'un trou la lumière et la chaleur du dehors. Dans un coin, devant un fourneau de briques, le cuisinier, jambes nues, vêtu d'un caleçon de calicot bleu, fait bouillir l'eau qu'il

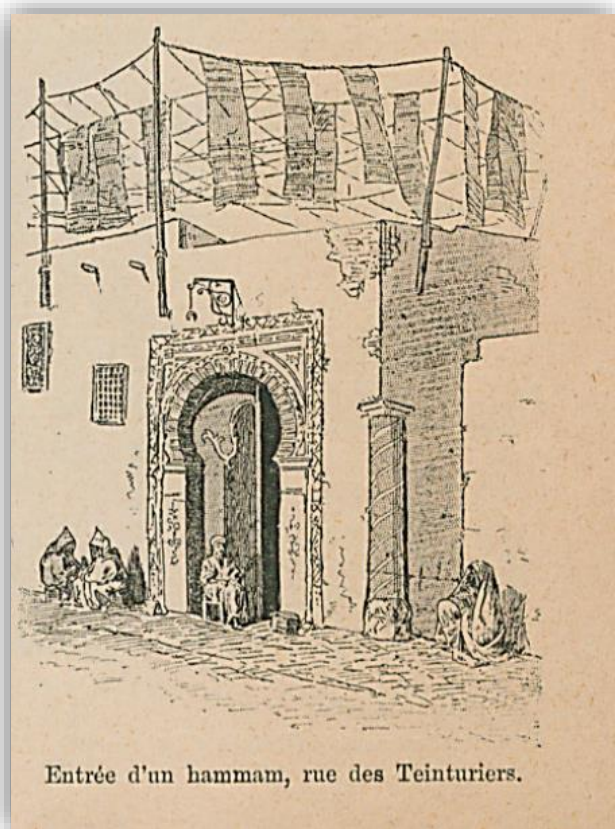
verse dans les petites cafetières au

long manche. Sur les nattes, les clients sont diversement occupés ; les uns jouent aux cartes, les autres sont profondément endormis, la chachia de travers, la pipe

¹² Turcos : nom donné aux tirailleurs algériens de l'armée française qui se sont rendus célèbres pendant la guerre franco-prussienne de 1870

de kif aux lèvres ; d'autres, gravement accroupis, regardent devant eux et songent. Tous ces gens sont silencieux, presque imposants. Ils boivent peu, et seulement du moka, en très petite quantité. Quelle différence avec nos cafés si animés dont la clientèle bruyante déplie et commente les journaux, discute les plus graves problèmes de la diplomatie ou du jeu de dominos, entre, sort, gesticule et circule au milieu des garçons affairés. Quand on pénètre dans un café arabe, on pense entrer dans un temple dont les fidèles demeurent figés en une pieuse et somnolente méditation. Le soir, ils se groupent autour du lettré qui leur lit pendant des heures des contes des *Mille et une Nuits*. C'est le cabaret littéraire. L'estaminet prend des apparences d'académie. Tout y est calme, reposé, salubre. Fréquenter le café, c'est continuer et entretenir son instruction. Le soir, on allume les petites lampes qui pendent à des clous. Ce sont de petites tasses de terre grise ; la mèche trempe dans l'huile ; le bout qui flambe pose simplement sur le rebord. De la rue, ces flammes qui scintillent librement semblent des feux follets qui seraient restés accrochés aux aspérités de la muraille. Elles achèvent de donner à ces cabarets

l'aspect lugubre d'une crypte ou d'un mausolée.



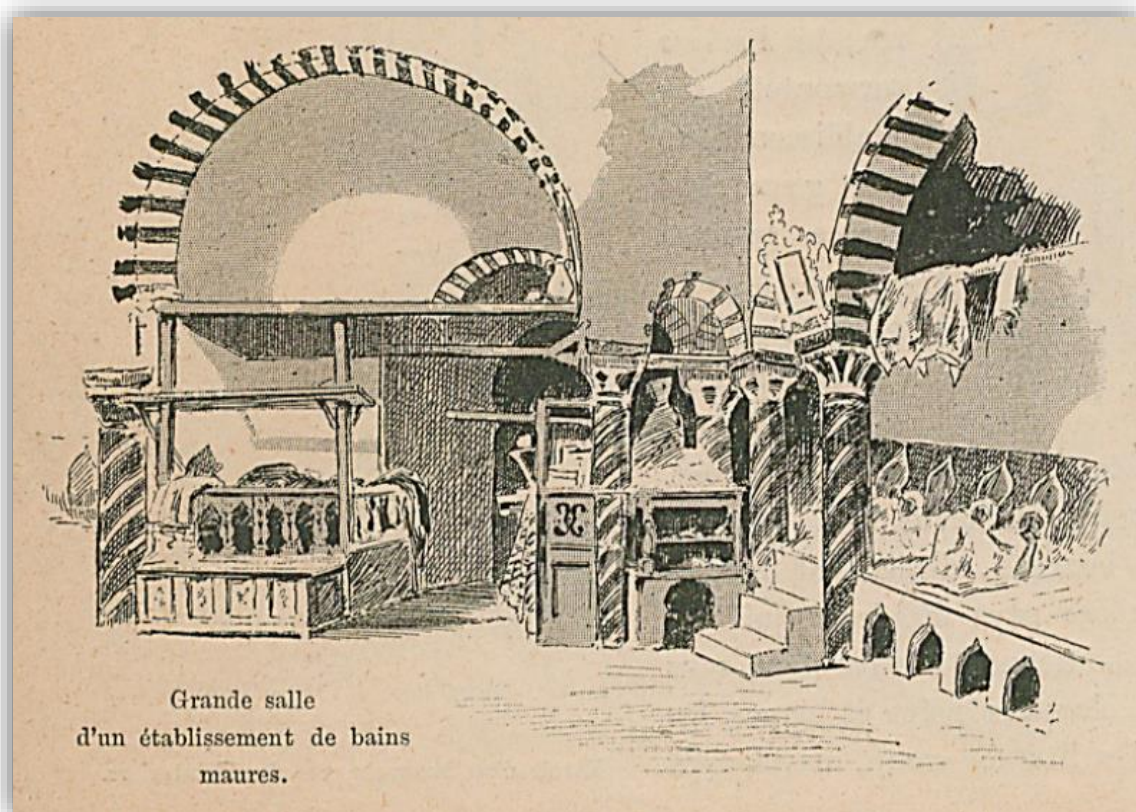
Entrée d'un hammam, rue des Teinturiers.

Les cafés et les boutiques des barbiers sont les lieux de réunion, le soir. Pendant le jour, on se rencontre aux bains, tout comme à Rome au temps d'Horace. Il faut visiter un hammam en pays arabe. Ceux de l'Europe sont des contrefaçons dorées. Un matin, notre guide nous arrête dans une ruelle, devant une porte basse sous laquelle nous le suivons. Nous sommes aux thermes. On ne saurait rien imaginer de plus malpropre que cet établissement de propreté. Un couloir mène de la rue à la salle principale. Le mur est orné de rasoirs, de ciseaux, de pinces à épiler, de peignes, de plats à barbe : c'est l'officine du coiffeur. Soulevons la portière du fond. Nous voici dans

une salle étrangement bariolée, d'une

tonalité aveuglante. Des dalles de pierre recouvrent le sol. On marche dans des flaques d'eau noire. Au centre, une vasque reçoit l'épanouissement d'un modique jet d'eau. Une coquille est attachée à une chaîne. C'est le gobelet banal. Au sommet d'un entassement de coussins, presque sous le plafond, le patron est couché, comme un dieu, sous un dais, — le dieu des eaux. Autour de la salle, sur les nattes, gisent les baigneurs, harassés par le massage et l'étuve, enveloppés de grands

peignoirs semblables à des linceuls. Ces longues masses blanches, immobiles, alignées au pied du mur, donnent une froide impression de morgue. Un bras de



fer terminé par une main grande ouverte sort de la muraille au-dessus de la porte. C'est le bras tutélaire de la Providence. Cette main écarte le mauvais œil. On la retrouve partout, dans les habitations, peinte ou découpée dans l'étain. Elle se détache en blanc sur les murailles rougies au minium, comme si quelque meunier eût appliqué au mur sa paume enfarinée. En sortant de la salle de repos, on traverse un infect corridor, tout luisant d'eau et du voisinage des latrines. On pousse un panneau en bois. Une bouffée d'air chaud vous prend à la gorge : c'est l'étuve. Sur de larges dalles, quelques baigneurs sont étendus, nus comme vers. Accroupis près d'eux, des nègres en caleçons les massent, les palpent d'une friction lente, régulière, patiente, comme s'ils voulaient réduire en poudre les chairs sous la peau. Les murailles blanchies à la chaux suintent dans la buée épaisse ; des perles de rosée scintillent, puis glissent le long des parois ; un jour vague et brumeux descend du plafond vitré qu'obscurcit la vapeur. Nous quittons en toute hâte ce milieu torride et pestilentiel. L'atmosphère extérieure nous semble fraîche comme une matinée d'avril, malgré vingt-six degrés à l'ombre. Une visite au hammam se termine nécessairement par des considérations sur la relativité des choses.

Ce n'est pas au cours d'un voyage de touriste qu'on peut se faire une idée quelconque de la situation, des mœurs ou des besoins d'un pays. Mais la question des progrès de la Tunisie est trop attrayante, trop vivante et trop vitale, pour qu'il

soit possible de s'en désintéresser, de n'y pas consacrer quelques moments et quelques conversations.

L'impression que donne la Tunisie est excellente, et c'est à la fois un sentiment de joie et d'orgueil qu'on éprouve en traversant ce riche pays dont l'avenir est plein de splendides promesses.

Il attire beaucoup de Français, et cette immigration est l'une des conditions majeures de toute bonne colonisation. Ici, les chiffres sont rassurants : quatre cent mille hectares sont possédés par nos compatriotes, et les achats deviennent de plus en plus fréquents. Ce mouvement s'étend non seulement dans les environs de Tunis, mais au loin dans le Sud. Les plantations s'agrandissent, et il y en a de considérables : sept mille hectares de vignes ont été plantés dans le nord de la Régence. Autour de Sfax, les olivettes comptent plus d'un million de jeunes oliviers. Le colon français en Tunisie est intelligent, actif, plein d'initiative et de confiance ; il ne demande au gouvernement, dont il repousse l'ingérence, que ce qu'il peut lui donner : la sécurité, la justice et les travaux publics.

Les rapports des commissions et de la conférence consultative de Tunis sont à ce sujet instructifs et édifiants. La protection des personnes est tellement assurée que l'autorisation du port d'armes pour empêcher les vagabonds de porter un fusil, et l'établissement des gardes champêtres ont été les seuls vœux émis à ce sujet. En ce qui concerne la protection des propriétés, cette question, autrefois hérissée de difficultés et grosse de procès, a été résolue par l'application de l'*Act Torrens*, dont les heureux effets se sont fait aussitôt sentir en garantissant la propriété immobilière et en préparant le cadastre. Une des dernières cartes dressées montre l'état des propriétés immatriculées. Depuis le commencement de l'année 1892, cent mille hectares sont délimités et protégés contre toute revendication. Les géomètres du service topographique travaillent activement à continuer cette vaste tâche. Les frais ont été considérablement réduits. On ne paie plus que deux mille francs au lieu de sept mille, pour immatriculer un domaine de trois mille hectares. Les petites propriétés paient moins encore, une cinquantaine de francs pour dix hectares.

La culture prend des développements qui croissent de jour en jour ; les olives font la richesse du pays ; le tabac commence à prendre une grande importance ; on établit des laboratoires pour l'étude des ferments, des pépinières, des champs d'expériences. Le jour n'est pas loin où les « greniers de Carthage » retrouveront leur vieille réputation.

En matière de justice, l'abolition des capitulations assure le bon fonctionnement des institutions, rend plus rare et moins décisive l'influence du « Châra », tribunal musulman. Si les justiciables sont encore obligés, pour plaider en appel, d'aller à Alger et de faire mille neuf cent vingt-deux kilomètres, on peut prévoir l'organisation prochaine de délégations qui apporteront temporairement à

Tunis les assises civiles et correctionnelles. Cette justice ambulante satisferait aux besoins du pays, qui la réclame.

Les municipalités aident puissamment l'État dans les dépenses qu'exigent les travaux publics. Certaines villes sont dans une situation florissante que constate leur aspect élégant et avenant. Tunis, Sousse, Sfax font de grands sacrifices pour aménager de beaux quartiers modernes, sans toutefois toucher à la



ville arabe, qui sera partout conservée pour l'effet pittoresque. Des ports se creusent ; la distribution d'eau potable est assurée ; un réseau d'égouts emporte au loin les eaux polluées ; les rues neuves sont éclairées au gaz. A côté de Tunis, un parc superbe sera bientôt terminé et fera un lointain pendant au jardin d'essai d'Alger. Quant au vaste port de Tunis, il va être bientôt inauguré : son large chenal s'ouvrant sur le panorama de Tunis et de ses montagnes sera l'une des plus grandioses entrées du monde.

- Pour voir d'autres publications de *La Mémoire Distillée*, allez à :
- <https://lacatichauxmuses.com/la-memoire-distillee/>